

LE COMMENCEMENT

1

En dépit de l'inévitable soupçon, c'est bien un cerf qui causa l'accident, et non les daïquiris ; quant à la conduite de Caroline, elle n'était en rien fautive, puisqu'elle n'avait pas bu autre chose que de la limonade de toute la soirée.

Dans la catégorie enterrement de vie de jeune fille, le mien s'est révélé très sage. Rien de vulgaire : ni strip-teaseurs, ni déguisements, ni délires d'ivrognes qui reviennent vous hanter plusieurs mois après. À vingt-sept ans, je devais me sentir un peu trop « mûre » pour le genre de nuits complètement folles dont j'étais pourtant spécialiste, du temps de la fac. Ce qui ne veut pas dire que ça n'a pas été génial ! On s'est offert, à une dizaine, une journée filles dans le spa d'un hôtel luxueux, et après s'être fait pomponner, masser et enduire de lotions jusqu'au dernier centimètre carré, on a migré vers le bar de l'hôtel qui (d'après sa carte) servait « les cocktails les plus réputés de Manhattan ». Je n'ai jamais mis les pieds à New York mais si c'est ce que sirotent les autochtones, cela mérite à coup sûr une petite visite un de ces jours.

Nous venions à peine de terminer la première tournée quand Sheila, ma presque belle-mère, se leva. Déçue, je protestai :

— Oh non, ne me dis pas que tu t'en vas déjà !

— Je suis obligée, répondit-elle avec un sourire navré. Le pauvre Dennis est resté seul toute la journée. J'ai réservé un taxi qui arrive dans quelques minutes.

Je me dirigeai vers elle et lui souris.

— Je vais te raccompagner, proposai-je en me frayant un chemin parmi un solide entrelacs de jambes et de sacs à main.

Mon bras fermement accroché au sien, nous traversâmes le bar en direction du hall de l'établissement. Sur le chemin, nous tombâmes sur Amy, ma fidèle amie, juchée sur l'un des hauts tabourets en acier poli, visiblement occupée à passer une nouvelle commande pour le groupe. Mais à son langage corporel et à son rire provocateur, je la soupçonnai d'espérer bien davantage qu'une tournée de daïquiris de la part du jeune et séduisant barman. Avec ses belles mèches blondes et ses dents impeccablement blanches – que je pouvais quasiment compter une par une dans le sourire ravageur qu'il lui adressait – il ressemblait plus à un chanteur de boys-band qu'à un serveur. Il me fit presque de la peine, comme on a de la peine pour un marlin juste avant de le voir pris dans un filet de pêche. Il l'ignorait encore, mais il n'avait aucune chance.

Après la pénombre du bar, l'éclairage aveuglant du grand hall me demanda un instant d'ajustement, et je sentis mes yeux s'humidifier quand nous franchîmes les portes à tambour.

— Merci mille fois d'avoir été là aujourd'hui, Sheila, lui dis-je avec sincérité.

Au départ, j'avais même été plutôt surprise que la mère de Richard accepte mon invitation à se joindre à nous. Naturellement, pour moi, elle faisait déjà partie de la famille, et ce, bien longtemps avant qu'elle ne doive officiellement devenir ma belle-mère. Ma mère et elle étaient amies depuis des lustres, c'est d'ailleurs comme ça que Richard et moi nous étions rencontrés, alors que nous avions tout juste deux ans – ce dont je ne me rappelle pas vraiment.

— Je n'aurais manqué ça pour rien au monde, répondit Sheila en m'attirant vers elle pour m'enlacer exactement comme le fait une maman.

Je sentis les larmes me monter aux yeux quand elle me dit doucement ce à quoi nous avions pensé toute la journée, l'une comme l'autre :

— C'est vraiment triste que ta mère n'ait pas été avec nous.

J'acquiesçai contre son épaule, enveloppée d'un nuage de Chanel N°5, redoutant d'entendre ma voix se briser si je lui répondais.

— Tout va bien se passer, Emma, tu vas voir, conclut-elle.

Je la regardai se diriger vers le taxi, puis me faire un signe d'au-revoir en s'engouffrant à l'intérieur, mais dès que la voiture quitta la bretelle privée de l'hôtel, mon sourire s'évanouit. Les paroles qu'elle venait de prononcer résonnaient en moi. Maman *aurait dû* être parmi nous aujourd'hui, à savourer les merveilleux soins du centre, à faire semblant d'être choquée par les noms audacieux des cocktails. Mes yeux se brouillèrent encore, et cette fois, cela n'avait rien à voir avec la luminosité.

À ce moment-là, la porte des toilettes pour dames s'ouvrit, et Caroline, ma troisième mousquetaire, m'aperçut en sortant. Elle traversa le hall à grandes enjambées, une expression inquiète sur le visage.

— Emma, qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit-elle.

— Rien. Je disais juste au revoir à Sheila.

Le sourire dont je gratifiai Caroline dut être mi-figue mi-raisin, et dès qu'elle passa son bras sur mes épaules d'un geste réconfortant, je perdis ce qui me restait de contenance. Elle n'avait pas besoin que je lui explique pourquoi j'étais soudain submergée d'émotion. Sans le demander, elle savait... de la façon dont seule une meilleure amie sait, parce qu'elle vous connaît depuis toujours.

Avec douceur, elle m'attira dans le hall, puis en direction des toilettes. Le sanctuaire d'une femme en crise : les

toilettes. Juste avant qu'on y entre, elle s'arrêta devant le bar, en attendant qu'Amy jette un coup d'œil de notre côté. Caroline lui lança alors un message muet, d'un vigoureux mouvement de la tête, et avec un regard explicite, pour me désigner. Un étranger aurait pris la pantomime pour une série de tics nerveux, mais aux yeux du dernier membre de notre trio, c'était aussi limpide qu'un appel lancé depuis un mégaphone à l'autre bout de la salle. Amy sauta vivement de son tabouret et quitta le barman sans se retourner.

Avec la même mine pleine de sympathie et de compréhension, elles m'écoutèrent leur raconter comment les mots de Sheila m'avaient bouleversée. Elles m'autorisèrent quelques larmes d'apitoiement avant de passer à l'action, tels des ouvriers chevronnés sur un chantier. Caroline tira une poignée de mouchoirs du distributeur mural chromé, pendant qu'Amy farfouillait dans son sac pour en sortir un mascara et un poudrier afin de rectifier le désastre.

Elles attendirent patiemment que j'aie réparé les dégâts, leur rafale de taquineries m'extirpant peu à peu de mon moment de mélancolie.

— Tu te sens mieux maintenant ? demanda Amy en me prenant brièvement dans ses bras, alors que je lui rendais sa trousse de maquillage.

Je hochai la tête et nous regardai, toutes les trois, dans le miroir. Les bras autour de ma taille, elles me rendaient un large sourire. Je connaissais Caroline depuis l'école primaire, Amy depuis presque aussi loin. Et bien que chacune ait suivi son propre chemin durant un certain temps, depuis l'année de mon retour à Hallingford, nous avons renoué le lien avec une telle facilité, comme si nous n'avions jamais été séparées.

Car c'était un lien profond, tangible, un lien pur et indestructible qui nous rattachait les unes aux autres, avec la même force que dans notre enfance. Je n'avais pas eu une seconde d'hésitation au moment de choisir mes deux

demoiselles d'honneur. Elles avaient, pour ainsi dire, vingt ans d'entraînement derrière elles. Personne n'aurait pu me soutenir aussi bien qu'elles.

— Bon, on y retourne, maintenant ? demanda Amy avec fébrilité, visiblement impatiente de retrouver le bar.

Je savais que Caroline ne pourrait pas résister :

— Tu me parais bien pressée... ça n'aurait pas quelque chose à voir avec le beau mec qui nous sert les cocktails, par hasard ?

Amy lui décocha un coup d'œil malicieux.

— Peut-être. Je crois qu'il termine bientôt son service.

Caroline consulta sa montre avant de m'adresser un clin d'œil.

— Ça se comprend. Il n'a certainement pas envie de rester debout trop tard... On est en semaine, il a école demain.

— Mais non, on est samedi ! corrigea machinalement Amy avant de comprendre et de railler, un sourire vexé aux lèvres : Ah, ah ! Très drôle.

Juste après minuit, la troupe décida qu'il était temps d'y aller. Certaines de mes invitées avaient un long trajet à faire avant de rentrer à la maison, et de toute façon je les reverrais deux semaines après, le jour de mon mariage. Je sentis un frisson familier me parcourir à cette pensée, un mélange de nervosité, d'excitation et... d'autre chose. Et je me remis à trembler dès que nous affrontâmes le froid de cette nuit de mars. Sur le parking de l'hôtel, je me recroquevillai en me frictionnant les bras pour lutter contre un vent mordant qui transperçait, acharné, le tissu trop fin de ma robe sans manches.

Caroline s'installa prestement au volant de sa voiture et mit le moteur en marche, pendant que j'embrassais avec un enthousiasme démesuré les filles qui avaient passé la journée avec moi. C'était un mélange éclectique de vieilles copines

d'école ou de fac et de plus récentes relations de travail. Alors qu'au matin la plupart d'entre elles ne se connaissaient pas, elles étaient maintenant de vraies amies. Bon, peut-être aussi que les cocktails avaient fait leur effet.

Dès que les derniers taxis et que les voitures conduites par les bonnes âmes restées sobres furent partis, je courus vers celle de Caroline, dont le moteur tournait toujours. Je m'aperçus qu'Amy s'était ruée, à l'avant, sur le siège passager. Elle se retourna pour me regarder quand j'ouvris la portière afin de me glisser sur la banquette, dans l'habitacle chaud et accueillant.

— Tu ne voulais pas ma place, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec toute l'innocence de son charme.

J'évaluai l'espace minuscule où caser mes jambes derrière le siège de Caroline. Je ne suis pas une géante mais je dépassais Amy d'au moins quinze centimètres.

— C'est juste que je risque d'avoir le mal des transports si je m'installe à l'arrière, reprit-elle.

— Plus probablement le mal des daiquiris, objecta Caroline.

Après avoir éteint la lampe intérieure et attaché sa ceinture, elle nous adressa un sourire condescendant et ajouta :

— Il y a une surtaxe de trente livres pour celle qui vomit dans ma bagnole.

— Démarre, ordonna Amy avant de se retourner pour me souffler : C'est une vrai ronchon celle-là quand elle ne boit pas un verre !

Il y avait trois quarts d'heure de route pour rejoindre la petite ville où j'ai grandi. La ville dont je me suis échappée avec bonheur pour aller à l'université, et où je ne pensais jamais revenir, après avoir décroché mon premier boulot à Londres. Un an plus tôt, je n'avais pourtant pas eu d'autre choix que de m'y réinstaller.

Les routes de campagne que nous suivions étaient plutôt désertes, alors qu'il n'était pas encore très tard. Elles me

frappent encore par leur contraste avec le brouhaha continu du trafic que j'entendais en bas de ma rue, depuis mon petit appartement londonien, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Fille de la campagne, je m'étais métamorphosée en authentique urbaine épanouie.

Une pluie fine était tombée un peu plus tôt dans la soirée et grâce au halo des phares, je discernais le reflet brillant d'un début de gel sur le bitume. Nous étions début mars, mais c'était comme si l'hiver battait son plein. J'espérais que le temps allait se réchauffer avant mon mariage, sinon je serais obligée de porter un Thermolactyl sous ma robe bustier.

À l'avant, les filles débattaient. Il s'agissait de savoir si Amy avait commis une erreur en donnant son numéro de téléphone au barman. Inutile de dire laquelle pensait que c'était une mauvaise idée. Caroline était heureuse en ménage avec Nick depuis... oh, on aurait pu croire que c'était depuis toujours, et je savais que, parfois, elle jetait un regard sévère sur les amours beaucoup plus aventureuses d'Amy. Ma relation avec Richard convenait mieux au goût de Caro. Adolescents, nous avons été amoureux, puis séparés des années durant, avant de nous retrouver dans la joie et de nous fiancer. « Un véritable modèle de roman d'amour » affirmait-elle.

— N'importe quel homme, enfin, gamin plutôt, qui passe la soirée entière à essayer de lorgner dans ton décolleté ne mérite pas de récupérer ton numéro, déclara Caroline d'un ton cinglant.

Je me mis à pouffer, mais il fallait reconnaître que le barman avait bel et bien consacré un temps fou à parler à Amy les yeux rivés sur sa poitrine et non sur son visage.

— Je ne me sens pas bien, geignit Amy d'une voix penaude.

— C'est l'humiliation ? demandai-je, moqueuse.

Pour toute réponse, Amy lâcha une plainte plus sonore.

Caroline jeta un coup d'œil dans sa direction. Même dans l'obscurité de l'habitacle, sur une route sans éclairage, il était évident que la prédiction en forme de boutade de Caroline allait se réaliser.

— Bon sang Amy, tiens bon, je vais m'arrêter dans une seconde. La route est trop étroite ici.

— Non, ça ne peut pas attendre, répliqua Amy avec un hoquet de régurgitation assez déplaisant.

— Il y a un sac en plastique par terre, à tes pieds, indiqua Caroline.

Ce fut le dernier moment normal que nous partageâmes toutes les trois.

Après, tout se passa trop vite et trop lentement, les deux à la fois. Avant même que je n'aie le temps de lui dire de ne pas faire ça, Amy défit sa ceinture pour ramasser le sac. Caroline, dont l'attention allait alternativement de la route à notre amie sur le point de vomir, prit un virage serré et là, juste devant nous, dans le double rai de lumière des phares, se tenait un cerf – en plein milieu de la route.

L'une d'entre nous cria un gros mot, peut-être moi, mais la voix se fondit dans le crissement suraigu du caoutchouc, tant Caroline enfonçait la pédale de frein et manœuvrait le volant afin d'éviter l'animal qui, malgré notre approche, restait planté sur la ligne blanche, comme s'il n'était pas pressé de prendre la fuite. Peut-être que cela se passe comme ça aussi chez les animaux, à l'instant fatal qui précède l'accident. À cet instant où l'on a l'impression d'avoir l'éternité devant soi pour comprendre très exactement ce qui est en train d'arriver. L'éternité pour y réfléchir, faire quelque chose ou ne rien faire et attendre l'impact. C'est précisément ce que j'avais ressenti.

J'ai vu Amy se redresser sur son siège, et son expression malade avait radicalement changé... J'ai vu le cerf grandir et grandir encore devant nous... puis ma vision de l'animal a soudain été remplacée par celle d'un talus escarpé, un

haut talus d'herbes qui courait le long de la route... Un talus vers lequel nous foncions beaucoup trop vite.

Quand nous l'avons heurté, tout s'est accéléré. Sous la violence du choc, la voiture a fait un bond de côté, menaçant de se renverser, et Caroline avait beau tenter frénétiquement de nous ramener sur le bitume, il était impossible d'éviter de basculer. J'ai senti ma ceinture lacérer ma chair en travers de mon corps, alors que j'étais projetée violemment vers l'avant, puis à l'arrière de mon siège. J'ai entendu le boum de l'explosion précédant de peu le chuintement vif d'un airbag qui se gonfle, lequel occulta tout d'un coup ma vision sur la moitié du pare-brise. Mais la voiture de Caroline était un vieux modèle, la protection n'était prévue que pour le conducteur, et au cours de ces infimes fractions de seconde, alors que je fermais les yeux de terreur, c'est arrivé. Quand je les ai rouverts, Amy avait disparu.

Et ce n'était pas fini. Comme dans un cauchemar dont on ne peut pas se réveiller, j'ai senti la voiture se soulever et chavirer. La minute d'avant, la route était encore sous nos pneus ; celle d'après, le véhicule tournoyait sur son toit, hors de contrôle, dans une nuée d'étincelles, un crépitement orange. Le frottement du métal contre la chaussée était assourdissant, et il ne cessa qu'au dernier instant, lorsque la voiture quitta enfin la surface verglacée pour aller s'écraser par l'arrière dans le ravin, de l'autre côté de la route.

Je ne perdis pas conscience, et je ne sais toujours pas si ce fut ou non une chance. Je sentais une douleur brûlante me lacérer la tête, là où un morceau de métal qui, à l'origine, était le toit de la voiture, m'avait déchiré le haut du front. La voiture... Nous étions comprimées dedans, comme pressées dans une cannette écrasée après usage. Nous étions si bien enfoncées dans le ravin que, de part et d'autre, je ne voyais rien que d'épais murs de terre et de racines emberlificotées.

En fait il était quasiment impossible de discerner quoi que ce soit, car le seul phare qui fonctionnait encore – Dieu sait comment – était situé à l’avant. Or, le véhicule se trouvant presque renversé à la verticale, il n’éclairait qu’un ciel d’encre. Son halo perçait la nuit, tel un signal maritime pour naufragés.

Depuis le siège avant, qui s’écroulait douloureusement sur mes jambes, j’entendis le son terrifiant des sanglots et des gémissements de Caroline. Je voulus tendre la main dans sa direction, mais son fauteuil me maintenait clouée là où j’étais.

— Caro ? Tu vas bien ? Tu es blessée ?

Suivirent de nouveaux pleurs et un long râle que je pris, l’espace d’une seconde, pour celui d’un animal. Le cerf était-il tombé dans le fossé avec nous ? L’avions-nous percuté, finalement ? Puis je perçus une respiration syncopee entre les plaintes, et je réalisai que c’était la voix de mon amie – enfin quelque qui ressemblait à sa voix, car à l’évidence, elle était sous le choc.

— Qu’est-ce qui s’est passé ? Où es-tu ?

— Je suis juste là, Caroline. Sur la banquette arrière. Tu es blessée ?

La question parut la troubler profondément.

— Blessée ? Non. Pourquoi ? Qu’est-ce qui s’est passé ?

Je n’étais pas médecin, mais cette réaction, c’était le choc.

— Nous avons eu un accident Caro, dis-je, étonnée moi-même d’entendre ma voix si calme et maîtrisée. Il y avait un animal sur la route et... nous avons percuté le talus.

— Le talus ? répéta-t-elle.

J’attendis avant de répondre. Je ne savais pas quoi lui dire, parce que j’avais le pressentiment que la phase d’hystérie approchait, or il fallait que je lui pose une question importante, vraiment très importante.

— Caroline... Est-ce que tu vois Amy ? Elle est à côté de toi ?

Je la sentis, plutôt que je ne la vis, bouger dans son siège puis se mettre à genoux pour ramper vers celui du passager, comme si elle cherchait confirmation de ce que ses yeux lui montraient. Le seul point positif, c'était que Caroline pouvait encore se mouvoir, ce qui prouvait, à priori, qu'elle ne devait pas être trop gravement blessée.

— Elle n'est pas là ! s'écria-t-elle. Elle n'est pas là ! Où est-elle ?

Son visage surgit tout à coup entre les deux sièges. Ses yeux exorbités fouillaient frénétiquement l'arrière de la voiture.

— Est-ce qu'elle est avec toi sur la banquette ?

Je me mordis la lèvre et déglutis péniblement avant de trouver une réponse, tout en m'efforçant de ne pas regarder, au-dessus de Caroline, le trou terrifiant fait par Amy dans le pare-brise, d'où coulait quelque chose de noir et de visqueux.

— Je crois qu'elle a été éjectée, Caro. Juste avant le choc, elle avait détaché sa ceinture et...

— Alors elle va bien ? Puisqu'elle n'était pas dans la voiture quand on s'est écrasées, elle va bien, hein ?

C'était comme parler à un enfant de cinq ans. Était-ce seulement le choc émotionnel, ou bien Caroline avait-elle reçu un coup sur la tête ? Je contemplai le pare-brise, ou plutôt ce qu'il en restait ; l'accident avait fait exploser le verre de sorte que le trou avait une forme d'entonnoir. Et encore une fois je fixai le trou, en essayant de toutes mes forces de ne plus voir le sang d'Amy qui coulait des débris, ici et là.

— Caroline, il faut que tu sortes de la voiture et que tu trouves Amy.

— Non, protesta mon amie en secouant la tête pour bien insister. Je ne peux pas. Je ne dois pas. On n'est pas censé bouger après un accident.

Comment diable avait-elle conservé ce petit atome de raison alors que tout son bon sens semblait avoir disparu ?

— Je sais, je sais. Mais apparemment, tu peux bouger, et Amy est peut-être blessée. Elle est passée à trav...

Quelque chose m'empêcha d'aller plus loin, d'infliger cette image à l'esprit bien assez perturbé de Caro.

— Elle n'est plus dans la voiture, repris-je. Il faut que tu la trouves et que tu t'assures qu'elle va bien. Tu veux bien faire ça pour moi ?

Caroline se retourna pour me révéler un visage terrorisé. Moi aussi j'étais terrifiée, pas seulement par ce qui venait de se passer, mais à cause de ce qu'elle pouvait trouver là, dehors, sur la route.

— Oui mais tu viens avec moi, hein ? On y va ensemble ?

Visiblement, elle ne voyait pas, ou peut-être qu'elle ne comprenait pas que j'avais les jambes totalement écrasées sous l'épave de son siège, que j'étais bloquée dans la voiture.

— Je ne peux pas sortir, dis-je.

J'avais l'impression de me montrer courageuse mais je me rendis compte que depuis que je lui parlais, les larmes n'avaient cessé de ruisseler sur mes joues. Je finis par entendre les sanglots qui m'étranglaient la voix.

— Le siège me cloue ici, il faut que ce soit toi qui y ailles. Tu dois trouver Amy et des secours. Je t'en prie, Caroline !

Quelque chose, dans mon désespoir, parvint à percer le brouillard dans lequel elle restait enveloppée depuis notre chute. Elle hocha vigoureusement la tête en signe d'acquiescement, comme une petite fille. Je reportai mon attention sur les portières avant qui – de même que celles de l'arrière – étaient prises en étau par le ravin. Il ne restait qu'une issue pour sortir du véhicule.

— Il va falloir que tu passes par le pare-brise et que tu grimpes sur le capot pour te hisser jusqu'en haut du fossé. Tu vas y arriver ?

C'était beaucoup demander, ce n'était pas facile, mais en attendant que les services d'urgence nous localisent et nous viennent en aide, Caro était notre seul espoir. Sans un mot, elle se retourna et regarda le cratère dans le pare-brise, avant de poser les mains sur le tableau de bord.

— Attends ! ordonnai-je en tâtant les vestiges de la banquette.

Je cherchai la veste qu'Amy avait jetée là un peu plus tôt.

— Tiens, mets ça devant l'orifice avant de te glisser dedans, sinon les morceaux de verre vont te déchiqueter.

Exactement ce qui a dû arriver à Amy, souffla une horrible voix dans ma tête. Intérieurement, je lui hurlai aussitôt de se taire. Je ne voulais pas penser à ça. Je refusais de me laisser submerger par la panique.

Caroline réussit à s'extirper de la carcasse et à gagner le sommet du ravin avec une aisance remarquable. Sans rien dire, elle fit tout ce que je lui avais demandé, et grimpa du capot jusque sur l'herbe en s'aidant d'une grosse racine. Puis elle disparut.

L'attente me parut interminable. Je mesurais la difficulté de ce qu'elle avait à faire. Le phare éclairait inutilement la voûte céleste, et la Lune était cachée derrière d'épais nuages. On était plongé dans le noir total au-dehors, et Amy pouvait se trouver n'importe où sur la route. Caroline pouvait très bien passer devant elle sans la voir. Je l'entendis l'appeler, puis, à mesure qu'elle s'éloignait de la voiture, son cri s'étouffa. Je me répétais qu'Amy était inconsciente. Qu'il n'y avait pas, qu'il n'existait pas d'autre explication possible à l'absence de réponse.

Tandis que les minutes s'égrenaient, je luttai encore pour tenter de me libérer, plaquant les mains contre le dossier du siège, le poussant de toutes les forces qu'il me restait. En vain. La base refusait de bouger et mes jambes demeuraient prisonnières. L'effort commença à m'épuiser, et ma blessure à la tête, que je faisais tout pour ignorer, se mit à saigner plus profusément, inondant mon front et mes yeux.

Il y avait maintenant une minute ou deux que je n'entendais plus la voix de Caro.

— Caroline, tout va bien ? Tu l'as trouvée ? criai-je.

Aucune réponse. Il ne me restait plus qu'à prier pour que mon amie, en état de choc, en proie à la plus complète confusion, ne soit pas en train d'errer au-delà de la route, dans les champs environnants, bien trop loin pour que je puisse l'entendre. C'est alors qu'un hurlement déchira la nuit, effroyable et glaçant, un seul cri, strident – un prénom.

Caroline avait trouvé Amy.

Je ne sais pas ce que j'aurais fait s'il n'était pas arrivé à ce moment-là. Je n'entendis probablement pas le bruit d'un moteur qui approchait. D'un seul coup, l'obscurité s'emplit de sons : le cri de Caroline suivi du crissement des pneus d'un véhicule se garant en catastrophe. J'imaginai la scène : mes deux amies sur la route, l'une agenouillée devant l'autre étendue à terre, soudain surprises par des phares, tels des lapins, et regardant foncer droit sur elles la voiture qui sortait du virage dans le noir...

Dieu merci, ce n'est pas ce qui se produisit.

Je tendis l'oreille. Une portière claqua, une voix grave se mit à parler très vite – je ne discernai pas les mots – puis Caroline répondit, probablement de façon incohérente. Mais au moins, quelqu'un était là désormais, quelqu'un qui pourrait nous aider. Je me concentrai pour mieux entendre mais un son très agaçant montait de l'avant de la voiture et m'en empêchait. Je me rendis compte que ce bruit augmentait déjà depuis plusieurs minutes ; c'était une sorte de grésillement intermittent. Je me penchai au maximum, autant que mes jambes coincées me le permettaient, puis j'attendis qu'il se manifeste une nouvelle fois. Ce fut l'affaire de quelques secondes, et c'est alors que je vis brièvement danser une petite flamme, comme un papillon pris au piège, quelque

part au-dessous du tableau de bord. C'était cependant la première fois que je tombais sur un papillon capable de produire un son de court-circuit électronique. Je retombai sur le dossier de ma banquette, les yeux rivés sur le volant, comme s'il s'agissait un cobra en sommeil.

Bien sûr, c'était frustrant d'ignorer ce qui était en train de se passer là-haut, sur la route, mais devais-je appeler ? Je ne voulais pas détourner l'attention du nouveau venu sur ma situation personnelle. La priorité, c'était Amy ; et Caroline, certes, à un degré moindre. Le grésillement alimenté de craquements se refit entendre et, cette fois, il fut suivi d'une étincelle très nette.

De toute mes forces, j'espérais que la personne qui venait d'arriver avait pu alerter les secours, parce que mon téléphone se trouvait avec celui de Caroline, à l'intérieur de nos sacs à main respectifs placés dans le coffre de la voiture. Et Amy... Eh bien je me doutais qu'elle ne serait pas en état de nous dire où elle avait rangé son mobile avant un petit moment. Ou jamais.

— Tais-toi ! criai-je furieusement à cette maudite voix, sans réaliser que j'avais prononcé ces mots tout haut à l'instant précis où un visage inconnu entra dans mon champ de vision.

Quelqu'un me regardait depuis le rebord du fossé.

— Salut là-dedans.

La voix était celle d'un homme apparemment âgé d'une trentaine d'années. Il avait des cheveux bruns et ondulés, et une expression de calme qui détonait avec la gravité du moment. Forcément, il devait se sentir inquiet face aux trois accidentées qui venaient de passer sous sa responsabilité, mais on n'aurait jamais pu le deviner au ton de sa voix et encore moins au sourire adorable qu'il esquissa tandis qu'il évaluait du regard la situation.

— Salut, répondis-je.

Levant la main, il braqua une puissante lampe torche sur l'habitacle de la voiture, puis sur moi, oscillant de ma tête

jusqu'à mes genoux, niveau à partir duquel mes jambes disparaissaient sous le siège effondré. Il fronça les sourcils en repérant le sang sur mon front et parut franchement embarrassé en comprenant que j'étais bloquée.

— Vous êtes blessée, dit-il.

C'était un constat, pas une question. Je secouai négativement la tête en portant machinalement ma main à mes cheveux.

— Ce n'est rien. Et mes amies ? Avez-vous appelé de l'aide ? L'une d'elles est passée au travers du pare-brise. Comment va-t-elle ? Bien ? Et Caroline... Je crois qu'elle est sous le choc.

— Elles vont bien, dit-il d'un ton rassurant, m'incitant à ne pas contester ce mensonge cousu de fil blanc. Les secours arrivent, ils sont en route, et votre amie... Caroline... elle s'occupe de l'autre, euh...

— Amy, complétai-je, sachant pertinemment que Caro n'était pas en état de s'occuper de qui que ce soit.

Pourquoi était-il là au lieu de veiller sur Amy ?

— S'il vous plaît, retournez là-bas et prenez soin d'elles, plaidai-je avec angoisse, alors qu'il mesurait du regard la profondeur du fossé et l'angle d'inclinaison de la voiture.

Je voyais bien ce qu'il s'apprêtait à faire.

— Pour moi ça va aller, insistai-je, je peux attendre l'arrivée des secours.

Pour toute réponse, il me sourit avant de descendre le ravin en deux enjambées et d'atterrir sur le capot de la voiture avec légèreté. Cela n'empêcha pas la tôle démolie de couiner sous son poids. De là où je me trouvais, c'était difficile à évaluer, mais il devait mesurer un bon mètre quatre-vingts, et il était solidement bâti.

— Ce n'est pas mon avis, opposa-t-il. Nous devrions plutôt essayer de vous tirer de là tout de suite. Au fait, je m'appelle Jack.

Je ne m'étais pas aperçue avant cet instant qu'il avait un accent américain.

— Emma, répondis-je machinalement avant d'ajouter, pour une raison qui échappait à tout entendement : Je dois me marier dans quinze jours.

— Mes félicitations, rétorqua-t-il en enveloppant ses poings dans la veste d'Amy.

— Nous revenions de mon enterrement de vie de jeune fille. Il hocha distraitemment la tête, concentré sur le pare-brise.

— Protégez-vous les yeux, lança-t-il.

Je me contentai de le fixer, ahurie. Finalement, Caroline n'était peut-être pas la seule en état de choc.

— Il va falloir que je casse tout ce qui reste de verre pour m'engouffrer à l'intérieur et vous aider à sortir.

— Ça ne servirait à rien. J'ai les jambes coincées sous le siège avant. J'ai déjà essayé, impossible de me libérer.

À peine avais-je prononcé ces mots que tout le tableau de bord s'illumina sous l'impulsion d'une giclée d'étincelles. Le front de Jack se plissa d'inquiétude et pourtant, il gardait un sourire réconfortant.

— Bon, on va voir ça, d'accord ? Couvrez-vous les yeux.

Comme je lui obéis, je ne suis pas très sûre de ce qu'il fit ensuite, mais j'entendis quelques coups, puis un grommellement ou deux, avant de sentir une cascade de morceaux de verre pleuvoir sur moi. Une vraie chute de grêle meurtrière qui me tombait sur le visage, dans les cheveux, et collait au sang de ma blessure. Quand je voulus m'en débarrasser, il cria :

— N'y touchez pas ! Contentez-vous de secouer la tête.

Je m'exécutai et presque tous les débris tombèrent.

Il me sourit encore.

— Je ne peux pas vous laisser abîmer ce joli minois pour les photos de mariage, ajouta-t-il en se glissant à l'intérieur.

Dès qu'il fut dans l'habitacle, il changea d'attitude. Immobile, en position allongée sur le siège passager, il reniffla longuement. Il fallut que je l'imite pour comprendre ce

qui le tracassait. L'essence. Une très forte odeur d'essence. Comment se faisait-il que je ne l'aie pas sentie plus tôt ? Elle était omniprésente ; la voiture était imprégnée de vapeurs âcres. De nouveaux craquements du côté du tableau de bord nous forcèrent à nous tourner ensemble dans cette direction. Puis nous échangeâmes un regard entendu.

— Allez, on vous libère tout de suite, dit-il.

Je secouai la tête avec irritation.

— Non. Vous, vous partez. Vous ne pourrez rien faire, et si le feu se déclenche pas besoin d'être deux là-dedans.

Sans m'écouter, il poursuivit ses manœuvres, se pencha, et trouva le levier du siège passager qu'il inclina au maximum avant de me rejoindre, une seconde plus tard, sur ce qui restait de la banquette arrière. C'était un homme massif, on aurait dit qu'il emplissait tout l'espace. J'avais son visage à quelques centimètres du mien.

— Bonjour, déclara-t-il en souriant, comme si les circonstances n'avaient rien d'extraordinaire.

Je lui agrippai le bras avec l'angoisse dont il semblait être privé.

— Il faut que vous sortiez d'ici ! Tout de suite !

Il fit non de la tête, comme si je venais de dire quelque chose de ridicule.

— Vous d'abord, moi ensuite.

Qui était cet Américain inconnu prêt à risquer sa vie pour sauver la mienne ?

— Et maintenant, dites-moi, enchaîna-t-il de la voix détendue que l'on pourrait avoir lors d'un dîner entre amis, êtes-vous blessée ailleurs qu'à la tête ? Est-ce que vous sentez vos jambes ? Vous pouvez bouger vos pieds normalement ?

J'agitai mes chevilles autant que possible et grimaçai légèrement sous la douleur. Mes escarpins avaient glissé depuis longtemps, j'étais pieds nus.

— Oui, admis-je. Ça va.

Cette réponse me valut un nouveau sourire.

— On va jeter un petit coup d'œil à ce siège, d'accord ? proposa-t-il avant de se pencher et d'examiner attentivement les rails du fauteuil, vérifiant d'un œil expert des zones bien précises.

Il poursuivit ce manège quelques bonnes minutes, en se contorsionnant et en murmurant entre ses dents de temps à autre. Son corps imposant bloquait mon champ de vision, je ne voyais plus que ce gentil – et imprudent – héros dont la seule mission semblait consister à trouver le moyen de me sauver.

— Pardon, je vais être obligé de me montrer familier, annonça-t-il.

Il posa ses deux mains sur le bas de mes cuisses nues et descendit tout du long jusque sous le siège, certainement dans l'idée de trouver une façon de les extirper. Son exploration était lente, et je ne songeais qu'au compte à rebours inexorable de la minuterie d'un engin explosif.

— Veuillez m'excuser, insista-t-il avant de revenir à côté de moi. Je sais que les Britanniques sont très attachés à leur territoire privé.

Comment diable trouvait-il le cœur de plaisanter dans un moment pareil ?

À cet instant, un souffle sourd se fit entendre à l'avant de la voiture, aussitôt suivi d'une longue et fine fumée blanche qui serpenta au travers de l'une des bouches d'aération. Jack m'adressa un regard rapide. Son expression amusée avait disparu. Pour la première fois, il parut anxieux.

— Je vous en prie, partez.

Il secoua la tête.

— Je crois que je peux pousser ce siège assez fort pour vous donner l'espace de libérer vos jambes.

Certes, il était costaud, je le voyais bien. Même ses avant-bras étaient musclés, et sous les manches de sa chemise roulées sur ses coudes, je devinais de puissants biceps, qui

se tendirent à l'extrême dès qu'il se mit à forcer l'armature du siège. Tout l'arrière du véhicule commença à vibrer sous son effort et la vigueur de ses mouvements. Mais soudain, une sorte de déchirement sec interrompit la plainte sourde de Jack, et son bras disparut sous le siège, dans un trou de métal.

— Merde ! Ça fait mal !

Son exclamation fut immédiatement suivie d'un inconcevable :

— Désolé.

Sous mes yeux, il libéra son bras ensanglanté par une entaille aussi longue que profonde. Les inflexibles barres de métal du cadre l'avaient sauvagement attaqué en guise de reprèsailles. C'en était assez.

— Au nom du ciel, renoncez ! Vous êtes blessé, maintenant !

— Quoi ? Cette égratignure ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil à sa chair meurtrie. Je me suis déjà fait pire en me rasant.

— Ah bon, vous vous rasez les bras ?

Il sourit, mais je l'implorai encore en prononçant pour la première fois son prénom qui me plaisait assez :

— Jack, s'il vous plaît. Les pompiers arrivent. Ils sont parfaitement équipés pour me tirer de là. Ils ont leurs fameuses mâchoires de la mort.

— Des mâchoires de survie, corrigea-t-il.

— Peu importe. Je peux attendre qu'ils soient là. Tout ira bien tant que l'essence n'atteindra pas le moteur. Il ne pourra pas exploser avant.

Il me fixa droit dans les yeux avec tant d'intensité que je me demandai si je n'aurais pas dû me montrer un peu plus attentive en cours de chimie, finalement. À la tête qu'il faisait, il était clair que ce que je croyais savoir sur les réactions des liquides inflammables était purement inexact.

— Quoi ? Je me trompe ?

— Il n'y a pas que l'essence sous forme liquide qui est explosive, Emma. Les vapeurs ont la même propriété.

Bon sang. C'était on ne peut plus clair. Le véhicule en était saturé, et elles devenaient plus nauséabondes à chaque minute.

Je hochai la tête en désignant le siège.

— Essayez encore.

Il se retourna délicatement et s'installa dos au flanc de la voiture.

— On va tenter une nouvelle position, d'accord ?

Malgré l'urgence de la situation, il était impossible de ne pas relever ce double-sens déluré, et j'étais certaine qu'il avait prononcé délibérément ces mots. Je le vérifiai à la petite lueur qui brillait dans son regard, tandis qu'il s'asseyait à la base du fauteuil, prenant appui sur ses jambes.

N'importe qui aurait pu se trouver au volant de la voiture qui passa cette nuit-là, juste après notre accident. Nous aurions pu tomber sur une femme, sur un petit homme, format brindille, ou simplement sur un lâche. Au lieu de cela, ce fut un homme grand, fort, athlétique, doté d'une inexplicable vocation héroïque – et j'en éprouverais une gratitude éternelle. Même avant que le siège ne consente à bouger, je savais que ça allait fonctionner. Je le voyais à la détermination inouïe de Jack, à son visage déformé par l'effort et à sa concentration. Nous allions réussir. Il n'aurait accepté aucune alternative.

Le fauteuil restait soudé sur ses rails, mais à chaque infime grincement de métal, je me tenais prête. Enfin, presque imperceptiblement, je sentis la pression diminuer et je tirai de toutes mes forces. Cela se produisit d'un coup : je fus libérée. Par miracle, sauf quelques coupures et le genre d'hématomes assez atroces pour qu'on les prenne en photo, mes jambes étaient intactes.

Mais comme si le véhicule avait eu soif de mon sang et senti que je m'évadais, une traînée d'étincelles s'échappa de chaque bouche d'aération du tableau de bord. Le plus petit et le plus dangereux feu d'artifices au monde.

— Allez-y ! s'écria-t-il en m'agrippant par l'avant-bras pour me pousser par-dessus les sièges, vers l'avant de la voiture.

Je passai au travers de ce qui avait été le pare-brise et me positionnai à quatre pattes sur le capot extrêmement glissant. Jack me suivait de près.

— Le moteur est sur le point d'exploser. Tenez-vous juste au-dessus du pare-chocs, je vais vous aider à escalader le monticule.

— On appelle ça un monticule en Amérique ? Ici c'est considéré comme un vrai fossé.

— Certainement, milady la tyrannique, railla-t-il en s'extirpant à son tour de la carcasse.

Tranquillement, il mit sa main dans mon dos afin de m'aider à me relever. Il n'eut d'autre choix que de me soutenir car lorsque je me retrouvai sur mes jambes encore engourdis par leur calvaire, je titubai. Arrimée à son bras, je levai les yeux vers les bords du fossé, inquiète. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si profond : la route devait se trouver à trois mètres au-dessus de ma tête. Comment Caroline avait-elle réussi à remonter si vite ?

— Je ne suis pas sûre d'être capab...

Ayant lu dans mes pensées, Jack venait de s'agenouiller à mes pieds tel un homme prêt à se déclarer.

— Posez vos pieds sur mes épaules.

— Je suis trop lourde...

Des étincelles crépitaient de plus belle dans le tableau de bord. Il nous restait peu de temps.

— Je rêve ! Vous attendez des compliments sur votre silhouette ? Ce n'est vraiment pas le moment. Grimpez vite.

Je saisis la main qu'il me tendait pour m'y appuyer et plaçai, l'un après l'autre, mes pieds sur ses larges épaules. Il se releva avec une telle aisance qu'on aurait cru qu'il accomplissait ce geste chaque jour de la semaine. Je m'efforçai

d'alléger sa charge en attrapant les racines ou les ronces à portée de main, et le sommet du fossé apparut.

J'y étais presque.

Je me retournai alors vers l'homme qui me soutenait – au sens propre – et veillait à ma sécurité.

— Et vous ? Vous allez arriver à vous hisser jusqu'ici ?

— Ne vous en faites pas pour moi. Je serai juste derrière vous.

J'étais encore à quatre pattes, m'éloignant à peine du ravin, quand la gentille valse des étincelles et des vapeurs mit fin à ses préliminaires pour s'offrir un premier et fatal face-à-face. La voiture de Caroline explosa aussi nettement qu'une bombe, dans un déchaînement de flammes.